

Le vide

Jo pour Jonathan de Maxime Giroux, Québec, 2011, 80 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2011). Compte rendu de [*Le vide / Jo pour Jonathan* de Maxime Giroux, Québec, 2011, 80 min]. *Ciné-Bulles*, 29(2), 56–56.



Jo pour Jonathan

de Maxime Giroux

Le vide

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Une jeunesse en perte de repères. Tel était le leitmotiv de **Demain** (2008), premier long métrage réalisé par Maxime Giroux. Dans **Jo pour Jonathan**, le cinéaste poursuit sa radiographie des âmes perdues par le biais d'un jeune adulte en proie à la culpabilité. Responsabilisation et quête identitaire se côtoient et forgent les contours d'une élégie qui n'est pas sans rappeler **l'Elephant** (2003) de Gus Van Sant. Une tragédie de banlieue en perspective.

Jonathan habite avec sa mère et son frère aîné, Thomas, qui est une source d'inspiration pour le jeune homme. Voiture de sport, jolie copine, le frangin a tout pour lui. C'est du moins ce que pense Jonathan dont l'existence sans envergure trouve un certain réconfort dans un hédonisme fait de tôle et autres futilités. Tout bascule le jour où Thomas et Jonathan ont un accident de voiture lors d'une course illégale. Défiguré, Thomas ne peut se résoudre à ce changement brutal. Jonathan, lui, erre comme une épave, se jugeant coupable de tout.

Encore une fois, Giroux livre un film au rythme engourdissant dont les échappatoires brillent par leur rareté. Sa mise en scène, éco-

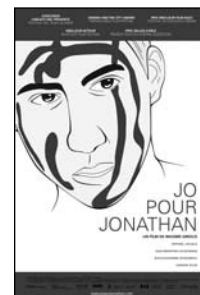
nome, fait fi de toute ostentation, favorisant les plans larges dépouillés d'une banlieue sans vie. La solitude des personnages n'en est d'ailleurs que plus tragique... d'autant que la direction photo de Sara Mishara travaille les bleus et les gris dans une optique évidente de mélancolie. En plus de ces éléments visuels, la musique minimaliste d'Olivier Alary achève d'incarner cette impression de gravité. Partitions aériennes dont l'usage parcimonieux permet au film de ne pas sombrer dans le pire des pathos.

Le récit est, quant à lui, elliptique et riche en symboles. Giroux refuse en effet le spectaculaire, choisissant de ne pas montrer l'accident de voiture, préférant s'en tenir au résultat : c'est-à-dire, le désarroi immédiat de Jonathan, une fois le drame survenu. Perdu dans la noirceur, le visage ensanglanté, le garçon est capté en gros plan et devient le symbole d'un impact violent qu'on ne peut que deviner. Choc émotionnel pour le spectateur qui, déstabilisé par l'absence de l'accident, demeure pantois. Une savante stratégie narrative qui, à l'écran, se transforme en ellipse temporelle percutante.

Le symbolisme perdure dans deux autres situations. D'abord dans cette scène au milieu d'un cimetière de véhicules. Filmé à l'aide d'un lent travelling horizontal, le segment d'un lent travelling horizontal, le segment n'illustre pas seulement la conséquence de

l'accident, mais annonce l'état agonisant de Thomas. Ce cimetière de voitures incarne la mort intérieure de ce grand frère dont la vie n'avait de sens que dans cet amour pour les bolides et la course. Mais tout cela est maintenant terminé. Il ne reste que des débris de tôle : les débris d'un esprit bancal et meurtri. Quant à la seconde situation, elle surgit vers la fin du film, alors que Jonathan observe, dans la nuit lointaine, une bouteille d'eau sur le toit d'un bolide modifié. Celle-ci vibre au rythme du système de son de la voiture avant de s'arrêter complètement. Un peu comme une vie qui, carburant à l'action, se retrouve inanimée à la suite d'un drame ineffable. Illustration poétique de la fragilité des êtres lorsque survient l'impensable.

On reconnaîtra ici le talent de Giroux pour faire parler les images et taire les personnages. Les mots ne sont qu'absurdité dans les situations de douleur morale. Les images et le silence ont plus à dire. À condition, bien sûr, de maîtriser le langage visuel, ce que fait admirablement Giroux dont le second film est une belle réussite. ■



Québec / 2011 / 80 min

RÉAL. Maxime Giroux **SCÉN.** Alexandre Laferrière et Maxime Giroux **MUS.** Olivier Alary **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Paul Barbeau **INT.** Raphaël Lacaille, Jean-Sébastien Courchesne, Vanessa Pilon, Jean-Alexandre Létourneau **DIST.** Métropole Films